

Tayaout ou la réfutation d'Agaguk

Devenir un grand homme par la volonté de s'élever au-dessus des autres et aimer une femme avec qui avoir des enfants. Ce sont, chez Yves Thériault, des passions courantes et complémentaires en raison de leur quête commune : apprendre à devenir père au sens plein du terme, à la fois comme père symbolique et comme père biologique. Agaguk est celui qui incarne le mieux la réussite de cette posture. Son fils, Tayaout, est à peine né qu'Agaguk est promis à la grandeur paternelle. On se souvient qu'après le fameux épisode de la chasse aux phoques, Agaguk est célébré par d'autres Inuit : « Quelqu'un se mit à faire une chanson. Il parlait d'Agaguk, grand chasseur. Et il chantait aussi Tayaout qui serait bien le plus grand chasseur des temps, fils d'un tel père. » (Thériault, *Agaguk* 134) Le triomphe de la paternité symbolique coïncide avec le bonheur de la paternité biologique. En revanche, Ashini incarne l'échec grandiose de cette posture, puisque la mort de ses deux fils, puis celle de sa femme, annoncent et confirment tout à la fois la faillite de celui qui se voulait le « libérateur » de son peuple. Ici s'élabore une loi générale relative à la filiation : de même que les dieux meurent avec leur peuple¹, les pères ne peuvent survivre à la mort de leurs fils.

À vrai dire, s'il fallait faire d'Agaguk et d'Ashini des symboles exemplaires, force est de reconnaître que le premier est un cas unique, alors que le second est un cas ni plus ni moins récurrent, à tout le moins un cas emblématique d'une difficulté certaine, chez Thériault, à maintenir à terme la quête de maturité et de paternité de ses personnages. L'échec de la paternité et de la filiation traverse toute l'œuvre. Pensons au vieux Moïse qui a « déjà le rôle de la mort au fond de la gorge » (Thériault, *Aaron* 158) quand il apprend que son petit-fils, Aaron, a disparu après avoir changé de nom. Pensons encore à Antoine Régis dont celle qu'il aime, dans *La Quête de l'ours*, meurt entre les

griffes d'une ourse après avoir fait deux fausses couches². Dans *La Fille laide*, Fabien a engendré un enfant infirme : « Il m'a fécondée. Il a été la semence. Il est le père et la cause », accuse Edith (183). Le cas le plus extraordinaire de cette impasse de la filiation est certainement celui de Pierre Huneau (*Moi, Pierre Huneau*), dont la nombreuse descendance disparaît subitement à la suite de l'explosion de la maison familiale.

Dans l'un des *Contes pour un homme seul*, « La faute à Adrienne », Daniel a choisi une solution radicale pour éviter que dorénavant sa femme le trompe : il a attaché Adrienne avec une chaîne. Du coup, il a trouvé une solution à la paternité, comme le souligne la chute du conte : « Il y a de cette chose, trente ans. Hier, Adrienne est morte, après avoir donné huit enfants à Daniel. Et il a fait venir le forgeron pour briser la chaîne, afin qu'on puisse enterrer Adrienne. » (134) La morale de cette histoire? Faire des enfants est une tâche difficile, il faut prendre les grands moyens . . .

De Daniel à Agaguk

Ce qui est curieux dans « La faute à Adrienne », c'est que nous passons sans transition d'une histoire d'adultère à une histoire de paternité, si bien que, par une sorte de raccourci argumentatif, le texte formule un lien de causalité : pour être père, il faut que la femme soit fidèle. L'un des intérêts des magnifiques contes de Thériault, c'est précisément qu'ils offrent de lumineux raccourcis pour comprendre les romans. Par exemple, il faut se rappeler que la première condition de la paternité d'Agaguk, c'est justement la fidélité d'Iriook. Dès l'incipit du roman, la chose est entendue : non seulement Agaguk s'oppose aux prétentions de Ghorok et d'Ayallik sur Iriook, mais il est assez clair que s'il choisit de quitter sa tribu et de s'exiler avec Iriook dans le Nord, c'est pour avoir la femme à lui seul. « Ils vivraient là, lui et la fille, loin de Ramook, de Ghorok, d'Ayallik, de tous les autres. » (10) Agaguk agit ainsi pour fuir la tradition, qui veut que les hommes partagent les femmes, particulièrement les jours de fête. Il déroge explicitement à cette règle lors de la fête qu'on lui fait à la suite de sa chasse miraculeuse : « À l'aube, ils étaient tous couchés avec une femme qui n'était pas nécessairement la leur. Sauf Agaguk qui, apaisé par Iriook, dormait près d'elle³ » (135). Par ailleurs, il ne fait aucun doute non plus que la volonté monogame d'Agaguk s'inscrit contre Ramook, son père, qu'Iriook est un enjeu entre le fils et le père. À cet égard, Gérard Bessette (1968) a montré éloquemment comment se superposaient, dans l'imaginaire du texte, les figures de Ramook, de Ghorok et d'Ayallik. Aussi la question de la fidélité de la femme apparaît-elle inhérente au rapport

conflictuel qui oppose le fils et le père, rapport qui se soldera par la victoire du premier et la mort du second.

Mais si le père désire la femme du fils, il n'est pas vrai pour autant que le fils cherche à retrouver sa mère dans la figure de celle qu'il a choisie pour femme. Nous savons qu'Agaguk déteste son père depuis que celui-ci a remplacé sa défunte par une Montagnaise : « Depuis que le vieux avait pris une Montagnaise pour remplacer la femme morte, Agaguk considérait que la lignée était rompue. » (Thériault, *Agaguk* 10) Interprétant l'attitude d'Agaguk, Bessette estimait qu'Agaguk « désire remplacer sa mère morte par Iriook » (159). Je suis plutôt enclin à penser le contraire. Ce qui rompt la lignée du point de vue d'Agaguk, et qui l'amène dorénavant à refuser de se considérer comme le fils de Ramook, c'est l'intrusion de la Montagnaise auprès du père, d'une mère remplaçante en quelque sorte. La lignée qui est rompue est donc tout aussi maternelle que paternelle, et rien ne permet de croire, dans le texte, qu'Agaguk veuille retrouver sa mère en s'unissant à Iriook. Au contraire, la Montagnaise inscrit une rupture avec la mère précédente, si bien que c'est en raison même de cette rupture qu'Agaguk peut choisir librement une femme avec qui avoir des enfants, c'est-à-dire une femme qui, dans l'imaginaire du texte, ne se superpose pas à la figure maternelle, de sorte qu'Agaguk évite de se positionner dans une configuration incestueuse. En effet, si la lignée maternelle est rompue, comment craindre de la reproduire⁴? C'est encore pour préciser cette coupure incestueuse que le texte indique qu'Iriook n'est pas de la même tribu qu'Agaguk : alors que celui-ci est « des lignées de la toundra », la femme descend « des peuples du dos de la terre » (Thériault, *Agaguk* 199).

Dans l'ensemble des textes de Thériault, *Agaguk* occupe une place unique par la grandeur de la réussite paternelle du héros éponyme. C'est donc un cas presque trop beau, dirait-on, et il n'est peut-être pas innocent que Thériault ait ressenti le besoin d'en écrire la suite, comme s'il lui était nécessaire de devoir nuancer ou abolir les effets de cette paternité. Encore que *Tayaout* n'est pas à proprement parler une suite, comme Thériault le disait lui-même : « Mais il n'y a aucun lien avec *Agaguk*, sauf un lien de parenté à travers les filiations naturelles, parce que ce n'était pas un roman [*Tayaout*] qui tendait à continuer *Agaguk*. Le seul roman qui a continué *Agaguk* est venu plus tard, il s'appelle *Agoak*. » (Carpentier 166) Le témoignage de Thériault est précieux; il indique, sans les nommer toutefois, que d'autres raisons que la volonté d'assurer une suite commerciale au succès public d'*Agaguk* l'a conduit à écrire *Tayaout*. Or, je fais l'hypothèse que cette suite, qui n'en est pas une,

visait néanmoins, avant tout, à déconstruire la paternité d'Agaguk. Dans tous les cas, comme le soulignait Bernard Andrès, *Tayaout* est « à la fois en liaison et en rupture avec l'inspiration d'Agaguk dont il reprend presque tous les éléments narratifs en leur imprimant un nouveau sens » (851). C'est à ce nouveau sens qu'il conviendra ici de s'intéresser.

De David à Tayaout

Avant d'en venir à *Tayaout*, je voudrais rappeler un autre des premiers contes de Thériault, « Angoisse-de-Dieu ». David Coudois, dit Angoisse-de-Dieu, est ce forgeron qui a fabriqué la chaîne qui servit à Daniel à punir Adrienne. David est un personnage qui est constitué d'un double manque. D'une part, David aime Judith mais ne la possède pas. On le voit feindre d'essayer d'attraper « des filasses de brume » pour en parer Judith, les « lui offrir comme une sorte d'insensé joyau » (Thériault, *Contes pour un homme seul* 94). Ce jeu, qui est pour eux une façon de témoigner de la volonté de donner une forme à leur amour, est silencieux, car « ce matin dans la basse bâtisse bancale, David et Judith pensent des choses qu'il ne pourraient pas dire » (95). D'autre part, David cherche Dieu, sans le trouver. Pour David, Judith (l'amour) et Dieu problématissent une difficulté commune, que nous pourrions formuler ainsi : comment donner forme à ses pensées, incarner ses idées dans la réalité? En effet, David voudrait que Dieu lui soit révélé comme l'amour, dont il a « vu de près la forme ». « Et si l'amour était venu si près de se révéler, serait-ce que Dieu aussi n'attendrait que le moment de se révéler? » (100) Alors, des jours durant, David s'enferme dans sa boutique pour forger son Dieu, pour devenir « plus que Dieu lui-même⁵ » (99). À la fin, David devient fou et la machine, accidentellement mise en marche par Judith, se dérègle et met le feu à l'atelier du forgeron.

David Coudois fait une expérience qui me paraît annonciatrice du parcours de Tayaout, le fils d'Agaguk. Ayant la nostalgie des temps anciens, et pressentant en lui un appel insistant, bien qu'encore trop vague pour savoir à quelle vérité il correspond, Tayaout prend la décision de quitter le village, son père et sa mère, qui travaillent pour les Blancs. Il part donc « vers le sens des pistes, vers les glaces, vers la solitude » (Thériault, *Tayaout* 16), sans savoir exactement ce qu'il trouvera. Tayaout ne connaît pas le pays vers où il s'aventure, c'est à peine s'il en soupçonne la signification. Pour l'heure, il est envahi par des pensées et des discours qu'il laisse s'installer en lui, confiant que tôt ou tard il saura en comprendre le sens: « Et il se sentait heureux d'avoir des pensées étranges, et il aurait voulu prendre et les pensées, et le vent, et tout

ce qu'il ressentait en lui pour en créer une forme . . . » (28). Tayaout, on le voit, est à peu près dans la même incertitude que David Coudois. Tous deux cherchent comment donner forme au sentiment de grandeur qui les habite. Et David Coudois, dans le noir de sa forge, faisant jaillir la lumière de son enclume, c'est Tayaout cherchant à voir clair dans le jour polaire : « Dis-moi, mon ombre, dans l'étendue bleue d'un jour de soleil polaire, es-tu de moi ou viens-tu des autres âges? Même si ta forme est la mienne et ta démarche semblable, nès-tu pas ce qui reste des anciens venus avant moi ? Dis-moi, pays . . . Enseigne-moi, lumière. » (29) Cette ombre traduit une forme spirituelle liée aux savoirs ancestraux, mais qui pour l'instant reste inaccessible à Tayaout. Le Dieu de David a pris ici la forme des dieux du primitivisme esquimau.

Il y a pourtant une différence importante entre David Coudois et Tayaout. La quête divine de David semble liée à un désir charnel, comme si la réussite de celle-là devait autoriser celui-ci. Nul désir charnel chez Tayaout, mais une quête spirituelle mise au service de l'héritage de son peuple : « Et un désir qu'il ne comprend pas, de créer ces formes afin que si, un jour, les Inuit disparaissaient du Sommet de la Terre, il en resterait ces images en gage de leurs hiers. » (Thériault, *Tayaout* 30-31) Cette différence entre les personnages les oppose. Car chez David Coudois, la forme qu'il cherche doit lui permettre de donner une forme à l'amour, et par conséquent de mettre éventuellement en place une filiation postérieure à sa découverte; en revanche, Tayaout est tourné vers le passé, car ayant « compris l'importance de chaque homme dans la descendance des ancêtres » (83), la forme qu'il cherche doit valider une filiation antérieure à sa découverte. Or, Tayaout, on le sait, découvrira quasi miraculeusement la stéatite, cette « pierre ancienne qu'autrefois les Inuit formaient patiemment en lampes immortelles, dont jamais la flamme ne s'éteignait » (47). On voit revenir une fois de plus cette métaphore du feu qui habite la forge de David, métaphore-dieu qui fait de celui qui la réalise son égal : la découverte de la pierre fait de Tayaout, de retour parmi les siens, une sorte de dieu, réussissant là où David Coudois a échoué. Il est « l'Homme retrouveur, sorte de Messie, pourrait-on dire, qui a remis aux Inuit l'Instrument de leurs propitiations » (85). Aussi le fils est-il fondé dans sa grandeur par la reconnaissance de son père, Agaguk : « Agaguk tremblait de tous ses membres. Il avait si longtemps rêvé, autrefois, à cet instant même où le fils premier-né, ce Tayaout qu'il avait formé de sa semence et de sa volonté, atteindrait l'âge d'homme et serait reconnu par les Anciens » (85-86). La réaction d'Agaguk cautionne la valeur spirituelle de la découverte de

son fils. Mais il y a plus que cela : par sa découverte, Tayaout a atteint « l'âge d'homme », c'est-à-dire qu'il est maintenant pourvu d'un savoir-faire qui le rend compétent à devenir père un jour, car qu'est-ce que peut bien signifier l'expression « atteindre l'âge d'homme » si ce n'est l'habileté à entreprendre une quête charnelle afin de pouvoir devenir père? Le roman insiste sur ce passage et sa valeur symbolique. Après avoir trouvé la pierre qui permet de donner forme aux dieux, Tayaout a donc entre les mains ce qu'il faut pour se trouver une Judith, si l'on peut dire. Pourtant, malgré toute l'importance que cette question de l'âge d'homme acquiert ici, jamais le roman ne parviendra à en incarner la promesse chez le personnage.

Père et fils

Tayaout est un roman pour le moins déconcertant si nous le comparons à *Agaguk*. Trois temps semblent en ponctuer le déroulement. Dans un premier temps, nous voyons Tayaout se déplacer dans une quête qui le dépasse et qu'il ne maîtrise pas. Au terme de sa quête, il atteint l'âge d'homme. Cette réussite constituerait le deuxième temps du roman. Mais pas plus que Tayaout n'a maîtrisé sa quête il n'a recherché cet âge d'homme, dont il ignore pour l'instant ce qu'il doit en faire, si ce n'est qu'il comprend vaguement que le temps est venu pour lui de prendre sa place parmi les siens. Le troisième temps du roman est constitué, bien entendu, du conflit entre *Agaguk* et Tayaout, qui se soldera par la mort des deux personnages. Ce qui a frappé tous les critiques, c'est combien Tayaout est « agi » au lieu d'agir. Comme le résume Bérubé, « chacun de ses gestes est commandé par plus haut que lui, par ce qui le dépasse. Ses gestes ne sont pas ses gestes, mais bien ceux de ses dieux. . . . Tayaout ou l'homme qui n'a aucune prise sur son destin » (35). C'est aussi dans cette optique qu'il faut saisir le personnage de Tayaout par rapport à celui d'*Agaguk*.

Tayaout ayant ramené la stéatite à son père, celui-ci acceptera bientôt la proposition des Blancs de sculpter la pierre pour la commercialiser. *Agaguk*, qui sera rapidement imité par d'autres Esquimaux, est ainsi perçu comme un traître à l'égard des dieux, car en mettant la pierre au service d'un « art esquimau », il en désacralise la valeur et l'usage millénaire. Mais il y a une raison plus profonde à le désigner comme traître : c'est que la pierre sacrée ne supporte pas qu'on lui donne une forme volontaire; au contraire, il faut que le sculpteur laisse la pierre elle-même suggérer la forme qu'elle peut produire. L'artiste doit donc en quelque sorte *être agi* par la pierre et non agir sur elle; autrement dit, il doit se comporter comme Tayaout dans sa quête.

Or, Agaguk se comporte avec la pierre comme il le faisait avec Ramook et Iriook : il s'oppose, il affirme, il prend. Il agit en Père. Et quand il décide de commercialiser la stéatite, il est encore une fois logique avec cette visée de paternité : « “En changer la forme [de la stéatite] et libérer son âme? Ne serions-nous pas nous-mêmes des dieux?” Et il ajoutait, fervent : “Je crois que nous sommes récompensés et bénis. Les dollars du Blanc, la voilà notre récompense de savoir nous élever plus haut que les dieux”. » (Thériault, *Tayaout* 123) En somme, Agaguk ne fait que rappeler, dans *Tayaout*, la place de Père qui est la sienne depuis *Agaguk*. Quant à Tayaout, son attitude est inverse. Après avoir été « agi » dans sa quête, non seulement, après son retour avec la stéatite, refuse-t-il de repartir avec Agaguk pour le guider vers le dépôt de pierres, mais il aspire à prendre sa place parmi les siens, celle que cet âge d'homme maintenant atteint lui indique, car il est arrivé à l'étape où il s'agit de « savoir se rabaisser au rang d'homme », après avoir « respiré l'air des demi-dieux » (127). Tayaout reprend sa place, ce qui veut dire, au sens fort, qu'il reste soumis aux dieux. Par rapport au personnage d'Agaguk, le contraste est saisissant.

La pierre de Mère

Pour comprendre le sens profond de cette opposition, relisons d'abord le contexte du départ de Tayaout de chez lui. À force d'avoir entendu son père parler du temps ancien, Tayaout en eut la nostalgie; désirant partir, il se souvient alors des conseils d'Agaguk pour se guider vers le Nord : « Tayaout apprit alors, de son père Agaguk, comment il valait mieux observer dans le ciel, lorsqu'on le peut, l'Étoile femelle plutôt que les autres, l'Étoile mère au clignotement plus jaune et qui pend tout près de la neige, là-bas, au bout de la plaine, et comment avec celle-là nul homme ne se perdait jamais sur les glaces. » (Thériault, *Tayaout* 16) Cette étoile, qui guidera Tayaout tout au long de sa course vers la stéatite, est explicitement maternelle. Or, la stéatite elle-même est en quelque sorte maternelle, puisqu'elle est dite « pierre de mer ». En outre, à Uivâluk, où Tayaout découvre la stéatite, le paysage est habité par la mer : « C'est à Uivâluk qu'il aborda. Un grand cap regardant le large de la mer. » (45) « “C'est mon pays”, constata Tayaout. “J'ai besoin de la mer.” » (46) Ces citations sont suffisamment claires, je crois, pour comprendre qu'il faut entendre ici la mère. Et c'est d'ailleurs uniquement parce qu'on entend la mère qu'on peut avoir accès à la signification de cette autre citation, qui relate le passage de Tayaout à l'âge d'homme après être revenu chez lui avec la stéatite : « Tayaout venait de franchir une autre étape de son itinéraire

d'homme. Déjà demain, tel qu'il l'entrevoyait, il s'intégrerait à la tribu et à la nation, sans jamais rechercher de nouveau l'évasion vers des étoiles stériles. » (128) À première vue, la formulation étonne : en effet, pourquoi des étoiles « stériles », si le périple de Tayaout dans le grand Nord lui a permis de ramener la pierre antique? L'étoile n'a-t-elle pas été, au contraire, un guide généreux et fructueux? Mais une lecture au second degré nous amène à envisager la stérilité en regard de la relation mère et fils.

Pour aller plus loin dans cette voie d'interprétation, comparons avec Agaguk. Quand Agaguk quitte les siens, il sait exactement ce qu'il fait et ce qu'il veut. Il agit contre son père et part avec Iriook. En revanche, Tayaout ignore ce qui le fait agir, il part sans but précis et sans femme. « Sauf que cela répondait à un besoin, que ce besoin, son père Agaguk l'avait déjà ressenti. Pour d'autres raisons, peut-être, cela Tayaout n'aurait pu le dire. Et sauf aussi que l'homme Agaguk n'était pas parti seul, mais avec sa femme Iriook. Cela comptait, cela devait compter, c'était une différence des générations. » (Thériault, *Tayaout* 40-41) De manière sans doute explicite, « une différence des générations » s'entend par rapport à Agaguk : c'est entre le père et le fils une question de génération qui explique la différence de leur attitude respective. Soit, mais cela n'explique pas pourquoi il devrait en être ainsi, l'explication est trop générale. Mais on pourrait aussi prendre le mot par rapport à la mère : la différence des générations, ce serait celle qui existe entre la mère et le fils, et parce qu'un fils ne couche pas avec sa mère, il doit partir. Dans *Agaguk*, on s'en souvient, la filiation maternelle est coupée, aussi Agaguk amène-t-il une femme avec lui. En revanche, cette filiation s'impose dans *Tayaout*; elle se donne à lire par delà le présent, en fonction d'un ordre signifiant qui relève de l'espace sédimentaire que constitue « le dépôt de pierre de mer⁶ » (58) découvert par Tayaout. Thériault n'a pas tort d'insister: si Tayaout partait sans femme, « cela *devait* compter⁷ ». Cela compte, mais ne se dit pas. Même que cela compte *parce que ça ne se dit pas*. Ça se ressent seulement, un peu à la manière de David Coudois ou du Troublé qui ressentent les choses sans pouvoir les dominer. Tayaout ressent « le trouble qui ne se dit point, le trouble qui n'a de nom ni de lieu » (45): « Seule la raison profonde différait : Agaguk avait besoin de s'éloigner des siens pour se réaliser; Tayaout, lui, ressentait des choses inconnues de tous, troublantes. » (41)

Aussi, quand Tayaout part seul, sans femme, c'est bien en fils qu'il part, et non en père potentiel, comme Agaguk autrefois. Au contraire de Ramook, qui doit craindre son fils, Agaguk n'a rien à craindre de Tayaout, si bien qu'il désigne à son fils l'Étoile mère. Or, contre toute attente, Tayaout revient avec

la stéatite, comme s'il avait trouvé la mère, comme s'il était habité par elle. Mais parce que cette relation repose sur un interdit, le texte la condamne par la stérilité : d'abord guide lumineux, l'étoile s'est en quelque sorte éteinte après le retour de Tayaout. Aussi, tout occupé à sa mère, qu'il a sublimée dans sa quête polaire, Tayaout ne pense pas aux filles. Jamais le roman ne fait la moindre allusion à un supposé intérêt de Tayaout pour l'autre sexe. Tayaout est en somme un être émasculé. L'âge d'homme qu'il a atteint est perverti par le sens de sa quête : c'est la mère qui le fait homme, alors que cela devrait être, comme autrefois pour Agaguk, une jeune fille qui est étrangère de sang.

On comprend mieux alors, à partir du moment où Tayaout atteint l'âge d'homme et qu'il vient réclamer sa place parmi les siens, la réaction d'Agaguk. Dans *Agaguk*, la mère est déjà morte, et jamais la Montagnaise n'est en mesure de la remplacer. C'est pourquoi Agaguk est un personnage actif au sein d'un roman de la réussite. Il en va autrement dans *Tayaout*, dont la fin est construite précisément pour faire échouer le processus incestueux entre le fils et la mère. André Brochu a souligné l'incohérence du personnage d'Iriook dans *Tayaout* par rapport à ce qu'il avait été dans *Agaguk*, où Iriook amène Agaguk à se libérer des entraves de la tradition. Dans *Tayaout*, elle devient « ce monstre maternel qui dresse le fils contre le père et qui, comme une antique Furie, voue l'un et l'autre à la mort, au nom d'une Tradition que, dans *Agaguk*, elle était la première à renier! » (*Agaguk* 19) La contradiction du personnage, dans le passage d'un roman à l'autre, vient de ce qu'il ne tient pas le même rôle : Iriook est avant tout une femme dans *Agaguk*, elle est une mère dans *Tayaout*⁸. Et précisément parce qu'elle est devenue mère, elle ne peut plus être femme; d'où ses exigences en apparence excessives envers son fils pour qu'il tue Agaguk, qui a violé l'usage des pierres anciennes. Car à travers la commercialisation de la stéatite, Agaguk agit contre Iriook, il la désacralise, lui retire l'ascendance symbolique qu'elle avait sur Tayaout. Aussi Iriook met-elle autant d'acharnement à le renier comme Esquimau que comme mari : « Il a été ton père. Il l'est, c'est la nature. Mais il ne mérite plus de l'être. Je le renie, moi » (Thériault, *Tayaout* 153), explique-t-elle à Tayaout. Dans ces conditions, Tayaout, ce personnage devenu « un être mystique » (Carpentier 165) sans que le romancier s'en rende compte⁹, n'est que la victime d'une emprise toute maternelle. Il a été choisi tel un « instrument docile, pour retrouver cette pierre » des origines (85); en d'autres termes, tel « un instrument du destin comme l'était Cédipe » (Nelson-Vanhee 36). Nous pourrions finalement synthétiser l'opposition entre Agaguk et Tayaout par la formule : Agaguk ou le fils qui se fait Père, Tayaout ou le fils défait par la Mère.

La sanction

On voit que tout le roman est orienté vers un discours bien spécifique, qui a pour objectif la condamnation de l'inceste entre mère et fils. Non pas un inceste raisonné par les personnages, mais un inceste investi dans les formes du texte. À cet égard, Iriook est tout aussi victime du texte que Tayaout peut sembler l'être d'Iriook. C'est ce contexte qui, dans la dernière page du roman, explique la mort de Tayaout, attaqué par un ours blanc immédiatement après avoir tué son père. En cet ours, Tayaout retrouve celui qu'il avait blessé un an plus tôt et en qui il avait reconnu en rêve « son aïeul, le premier de tous, l'Inuk-Maître » (Thériault, *Tayaout* 31). « Mais qui est donc cet ours blanc, cette bête qui semble surgir de nulle part », demande Bérubé, tout en observant pertinemment que « Tayaout et Iriook se répondent et se comprennent curieusement bien, par-delà les distances, lors de la première "apparition" de l'ours » (35)? En effet, si nous relisons l'extrait en question, l'Inuk-Maître est ici « totem ou tabou ancien » (Thériault, *Tayaout* 31), donc à la fois signe de la croyance et signe de l'interdit. Surtout, le narrateur nous raconte qu'au moment même où Tayaout était attaqué par l'ours, Iriook rêvait elle-même à cette attaque, ce qui la place dans une très curieuse communion avec son fils, de sorte que Bérubé a raison de dire que cet Inuk-Maître « est en quelque sorte l'origine absolue que toute la démarche de Tayaout vise à atteindre et au-delà de laquelle on ne peut plus régresser » (35). À vrai dire, une telle régression, cela s'appelle aussi de la transgression. L'origine absolue n'est pas faite pour être habitée.

Ce n'est donc pas le meurtre du père qui fait problème dans ce roman. Au contraire, le parricide est nécessaire au fils pour se réaliser, à la condition qu'il procède d'une coupure avec la mère. Dans *Agaguk*, le parricide symbolique du héros est non seulement accepté, mais Agaguk fonde sa paternité sur ce meurtre. Dans *Tayaout*, le meurtre, réel, a lieu au nom d'un inceste imaginaire, et c'est pourquoi il sera sanctionné. L'Inuk-Maître ne vient donc pas punir Tayaout du parricide qu'il a commis, mais agir au nom d'une dynamique textuelle qui soustrait le fils à l'amour incestueux de la Mère. À travers l'aïeul suprême, le roman refuse de cautionner un « amour au goût de mère¹⁰ », si j'ose dire. Mais on voit à quel prix : la mort de Tayaout élimine les possibilités de la descendance d'Agaguk. Certes, il reste l'autre fils d'Agaguk, le jumeau qui naît tout à la fin d'*Agaguk*, mais jamais il n'en sera question dans *Tayaout*, comme s'il n'avait pas véritablement droit à l'existence. Ce jumeau n'aura pas même été digne de figurer comme « l'héritage d'Agaguk », selon le titre du roman que Thériault fera paraître six ans après *Tayaout*.

Dans ces conditions, en regard de la dynamique de paternité qui anime toute l'œuvre d'Yves Thériault, *Agaguk* sonne bel et bien comme une exception que *Tayaout* se sera empressé de nier et que le reste de l'œuvre, de toute façon, abolit de manière assez nette. Le meurtre d'Agaguk par Tayaout, c'est aussi celui de *Tayaout* à l'égard d'Agaguk¹¹.

NOTES

- 1 « Est-il donc, dans les au-delà de toutes les races, des dieux qui peuvent survivre lorsque leur peuple meurt? » (Thériault, *Ashini* 91)
- 2 André Brochu (1988) a montré, dans un article sur *La Quête de l'ours*, comment l'ourse était investie d'un sentiment d'agressivité qui doit être rapporté à l'attitude d'Antoine envers Julie. Or, ce sentiment d'agressivité est entièrement soumis à la quête de paternité du héros. Lorsque Antoine menace Julie : « Il faudra que j'aie un fils un jour, sinon je te renverrai d'où tu viens » (Thériault, *La Quête de l'ours* 197), il se trouve en quelque sorte à résumer tout le propos du roman.
- 3 La phrase est curieuse. S'il n'y a qu'Agaguk qui a dormi avec sa femme (« Sauf Agaguk »), alors l'adverbe « nécessairement » est fautif, puisque forcément tous les autres, par opposition à Agaguk, auront dormi avec une femme qui n'est pas la leur. Notons que c'est aussi pour ne pas devoir partager Iriook qu'Agaguk refusera de revenir s'installer au village pour en être le chef (285).
- 4 *Agoak, l'héritage d'Agaguk*, semblera contredire *Agaguk*. Nous lisons à la fin d'*Agoak* : « Autrefois, le père d'Agaguk, aïeul d'Agoak, pour avoir tué un Inuk de Pangnirtung qui lui avait volé des pelleteries, avait dû fuir la police, traînant avec lui la Montagnaise dont il avait fait sa femelle. Une fille lui était née, dans un igloo comme celui-ci, et il l'avait tuée. Plus tard Agaguk était né, et celui-là avait été épargné » (Thériault, *Agoak, l'héritage d'Agaguk* 235). Dans cet extrait-ci, il semble qu'Agaguk soit le fils de la Montagnaise.
- 5 On pensera encore à Agaguk qui, dans *Tayaout*, sculpte la stéatite afin d'alimenter la demande commerciale des Blancs, lesquels en retour le payent de dollars qui sont « notre récompense de savoir nous élever plus haut que les dieux » (Thériault, *Tayaout* 123), dit Agaguk. Toutefois, David cherche à se faire dieu pour trouver Dieu, tandis qu'Agaguk, on le sait, s'élève au-dessus des dieux pour mieux les trahir.
- 6 Un dépôt de pierre de mer sans la marque du pluriel. Coquille ou marque signifiante inconsciente qui cherche à dire *la* mère derrière les pierres?
- 7 Je souligne.
- 8 André Brochu (*L'instance critique* 167-169) a signalé que l'Étoile mère de *Tayaout* était déjà présente dans *Agaguk*, où elle semble identifiée à Iriook. Mais dans *Agaguk*, il est significatif qu'elle ne soit pas nommée « Étoile mère » comme elle le sera dans *Tayaout*; le narrateur d'*Agaguk* la nomme plus simplement « étoile-guide ». Mais peu à peu, il est vrai, l'Iriook-mère remplacera l'Iriook-femme, préparant la voie à *Tayaout*.
- 9 À propos de *Tayaout*, le romancier confie à André Carpentier : « J'avais pensé faire un roman où il y aurait eu plus d'aventures qu'il n'y en a finalement. Mais le personnage de Tayaout s'est mis à prendre sa propre dimension. Ça arrive, ça, quand tu es en train d'écrire, que tout à coup un personnage t'échappe un peu, ou disons qu'il ne suit pas la ligne que tu avais tracée pour lui. Et tout à coup mon Tayaout est devenu un être mystique, sans que je me rende trop compte de ce qui arrivait » (Carpentier, 165).

- 10 Calembour fondé sur le roman d'Yves Thériault, *Amour au goût de mer* (1961).
- 11 Il faut signaler qu'au « déni » apporté à *Agaguk* par *Tayaout* correspond le sentiment personnel du romancier à l'égard de son célèbre roman. Thériault n'a jamais caché qu'*Agaguk* n'était pas son roman préféré, ni dissimulé son agacement devant l'enthousiasme de la critique à lui donner la première place. Je citerai notamment ce long extrait, publié d'ailleurs l'année même de la publication de *Tayaout* : « Il n'est peut-être pas tellement paradoxal . . . que je ne cache pas ma préférence personnelle pour *Ashini*, plutôt qu'*Agaguk*, lorsqu'on me presse de le stipuler. C'est que, justement, *Agaguk* ne s'inscrit pas vraiment dans la suite de mon œuvre. Il est un livre à part, que je ne renie pas mais il me peine toujours un peu qu'on le prétende mon œuvre maîtresse. En quoi je scandalise probablement un grand nombre de gens. C'est *Agaguk* qui s'est le plus vendu, qui est le plus fameux de mes romans qui remporte les suffrages partout où je vais; il serait à croire que je le place moi-même au rang qu'on lui accorde ; or, je lui préfère *Ashini*. Comme, si je dois exprimer l'ordre de mes propres préférences, je mets bien en avant d'*Agaguk*, cet *Aaron* qui lui est infiniment supérieur, et *Les Commettants de Caridad*, livre méprisé par la critique et qui pourtant me survivra pleinement. J'en pourrais ainsi nommer quelques autres. » (Thériault, *Textes et documents* 37) Cette insistance de Thériault non seulement à rabaisser *Agaguk*, mais à lui opposer *Ashini*, qui est le roman exemplaire de la défaite du Père, ne laisse pas d'être intrigante.

OUVRAGES CITÉS

- Andrès, Bernard. « *Tayaout*. » *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Montréal : Fides, Tome 4. (1984) : 850-851. Imprimé.
- Bérubé, Renald. « *Tayaout, fils d'Agaguk. Antoine et sa montagne. Valérie*. » *Livres et auteurs québécois* 69 (1969) : 31-36. Imprimé.
- Bessette, Gérard. *Une littérature en ébullition*. Montréal : Éditions du Jour, 1968. Imprimé.
- Brochu, André. « Individualité et collectivité, dans *Agaguk, Ashini* et *Les Commettants de Caridad*. » *L'Instance critique*. Montréal : Leméac, 1974. 156-205. Imprimé.
- « *La Quête de l'ours* : métaphore et retardement. » *Études littéraires* 21.1 (1988) : 121-132. Imprimé.
- Carpentier, André. *Yves Thériault se raconte*. Montréal : VLB, 1985. Imprimé.
- Nelson-Vanhee, Louise E. « *Tayaout, une quête mystique*. » *Canadian Literature* 71 (1976) : 35-38. Imprimé.
- Thériault, Yves. *Aaron*. Montréal : L'homme, 1965. Imprimé.
- *Agaguk*. Montréal : L'homme, 1964. Imprimé.
- *Agoak, l'héritage d'Agaguk*. Montréal : Quinze, 1975. Imprimé.
- *Amour au goût de mer*. Montréal : Beauchemin, 1961. Imprimé.
- *Ashini*. Bibliothèque canadienne-française. Montréal : VLB, 1978. Imprimé.
- *Contes pour un homme seul*. L'Arbre HMH. Montréal : HMH, 1965. Imprimé.
- *La Fille laide*. Montréal : Quinze, 1981. Imprimé.
- *Moi, Pierre Huneau*. Montréal : L'Arbre HMH, 1976. Imprimé.
- *La Quête de l'ours*. Montréal : Stanké : 1980. Imprimé.
- *Tayaout, fils d'Agaguk*. Montréal : L'homme, 1969. Imprimé.
- *Textes et documents*. Montréal : Leméac, 1969. Imprimé.